

Histoire d'un banc

La vieille dame arrivait vers 14 heures, elle s'installait face aux jeux d'enfants : toboggans, balançoires, bac à sable. Elle avait perdu la notion du temps, elle ne se repérait plus sur le cadran. Elle savait qu'elle avait déjeuné et s'était assoupie un moment. Elle descendait ensuite au parc en bas de son immeuble, c'était sa façon à elle de garder un contact avec le monde.

Elle avait constaté que, certains jours de la semaine, les enfants étaient là très tôt, parfois en compagnie de moniteurs, ils portaient un gilet jaune. « Ce doit être une colonie », pensait-elle. Parfois ils arrivaient plus tard, accompagnés de dames avec des poussettes à places multiples, des sacs remplis de sauts, de pelles. Elles bavardaient entre elles tout en surveillant les petits.

La vieille dame préférait les femmes seules, il était plus facile d'engager la conversation. En général elle commençait par tenter de se resituer :

– Quel jour sommes-nous ? Ah, mercredi, c'est pour cela qu'il y a tant d'enfants.

Les questions devenaient plus intimes :

– Il a quel âge votre petit ? Il travaille bien à l'école ? Et son papa, il fait quoi comme métier ?

Il arrivait que les femmes changent de banc, s'éloignant d'elle, elle était consciente de son intrusion et regrettait d'avoir été aussi directe, parfois ça la rendait coléreuse.

– Qu'est-ce que j'ai, je pue, je suis pas assez bien pour vous... ? Moi aussi j'ai été jeune, vous savez, moi aussi j'accompagnais mes enfants au parc... vous aussi vous allez vieillir... c'est triste... c'est la vie. Moi, ce que je veux, c'est juste continuer à parler, ne pas perdre la parole.

Là souvent une autre personne ayant suivi de loin ce qui se passait venait s'asseoir à ses côtés et avec des propos pleins de douceur tentait de reprendre le dialogue.

– Vous habitez le quartier, vous vivez seule ?

C'est ce que la vieille dame attendait pour s'engouffrer dans un récit plus ou moins long, intime, avec des variantes en fonction des jours. Elle était persuadée que pour entretenir sa santé mentale, elle devait maintenir un dialogue quotidien, user des mots au moins une heure par jour ; comme elle avait perdu la notion du temps, elle se raccrochait à un nombre de phrases quotidiennement mais là encore, elle se perdait.

Dans le quartier, on la connaissait et les commerçants n'hésitaient pas à lui consacrer un temps de parole tout en continuant à servir les clients. La vieille dame avait ses têtes et souhaitait surtout raconter sa vie à des anonymes, pas à ces vendeurs qui la côtoyaient depuis longtemps et pour qui, dans son esprit, il y avait toujours un intérêt commercial.

Lorsqu'elle remarquait que les enfants goûtaient, elle plongeait la main dans son cabas pour sortir sa collation. Elle ne se déplaçait jamais sans sa brique de jus de fruits et quelques gâteaux secs. Elle redoutait d'être surprise par la faim ou la déshydratation.

Lorsque les poussettes commençaient à partir, elle attendait encore un peu pour profiter des cris joyeux des petits puis elle se levait et, constatant qu'elle avait froid, s'imposait trois tours de parc pour se réchauffer et se dégourdir les jambes avant de regagner son immeuble.

Il arrivait parfois, mais c'était rare, heureusement, que son banc soit occupé, alors elle restait debout à côté, se cramponnant à son cabas, arborant une mine contrariée. Les occupants se serraient pour lui laisser une place, elle les remerciait du bout des lèvres.

– Je viens tous les jours, c'est un peu chez moi ici.

Aurélien récupérait Ulysse vers 17h30 au centre de loisirs, ils avaient l'habitude de passer par le parc avant qu'il ne ferme. Il restait toujours à Ulysse un peu d'énergie pour glisser sur le toboggan. Pour Aurélien c'était la soupape entre sa journée de travail sur son ordinateur et la soirée très physique qui s'annonçait avec son fils. Le bain, la vérification des devoirs, le repas préparé et si possible quelques jeux de société avant de passer à table. Sans exclure le temps d'écoute consacré à Ulysse sur les événements importants de sa journée. La soirée serait bouclée par les histoires du soir avant que l'enfant ne tourne son visage vers le mur et ne s'endorme instantanément. Un vrai marathon pour Aurélien avant qu'il n'ait enfin un peu de temps à s'accorder. Heureusement la garde alternée lui permettait de penser à lui une semaine sur deux.

Ce passage au square, Aurélien n'y aurait dérogé pour rien au monde. Il s'installait toujours sur le même banc, déployant ses bras de chaque côté, il sortait sa cigarette électronique et faisait le vide dans sa tête contemplant d'un air un peu béat les massifs si bien entretenus de ce petit parc parisien. C'est là qu'il puisait ses forces afin de passer le meilleur moment possible avec Ulysse. Ce tête-à-tête était récent, l'an dernier encore il s'appuyait sur Margot à qui incombait le repas du soir.

Bien sûr au début il fut anéanti, Margot était partie du jour au lendemain, insatisfaite de leur relation tandis que lui s'en accommodait bien. Passé le temps de la sidération et du réaménagement de son emploi du temps, sa nouvelle vie lui convenait. Il n'envisageait pas de rester seul longtemps mais pour l'instant les bénéfices secondaires étaient incontestables, il était bien décidé à en profiter.

À cette heure tardive, le parc se vidait, ainsi Ulysse profitait de tous les jeux, l'atmosphère était calme. Aurélien avait remarqué une vieille dame qu'il croisait souvent à son arrivée, il avait

souri en son for intérieur quand il l'avait vue à plusieurs reprises se lever de son banc. Un jour il lui avait dit en riant :

– Alors vous aussi c'est votre préféré ? La vieille dame n'avait pas répondu, sans doute n'avait-elle pas compris, elle avait juste accéléré le pas.

Sur le dos du banc il y avait un cœur gravé avec des initiales : « eux aussi ont investi ce banc... eux aussi ont cru que ce serait éternel. »

Aurélien se revoyait enfant, lui ne fréquentait pas les parcs, ses parents avaient un pavillon doté d'un jardin et c'est là qu'il se défoulait avec ses frères. Son père avait installé un panier de basket, ils passaient des soirées à tirer des paniers à quatre, tandis que sa mère préparait le repas. La maison était bruyante, joyeuse, alors pourquoi avait-il fait le choix de n'avoir qu'un enfant ?

Il avait du mal à répondre à cette question, peut-être n'avait-il pas l'énergie de son père, son travail était sans doute plus prenant. Margot s'était laissée convaincre sans difficulté... Au début elle en voulait un deuxième et puis Ulysse avait grandi, il était raisonnable, leur petite vie ronronnait gentiment. Alors pourquoi compliquer les choses, tout semblait aller pour le mieux.

À 18h30 le parc fermait et le sifflet du gardien mettait fin à ses pensées vagabondes. Aurélien et Ulysse entamaient leur tête-à-tête.

L'homme attendait l'ouverture du parc, son gros sac lui tirait l'épaule, il avait erré une partie de la nuit, il espérait pouvoir se poser quelques heures sur son banc à moins que le gardien ne vienne le virer comme cela était déjà arrivé. Il savait maintenant qu'il ne devait pas s'allonger, c'était interdit, pas sortir non plus une bouteille d'alcool ni même une canette de bière. À la rigueur il pouvait somnoler à condition de rester assis, bien droit.

Ce qu'il aimait sur ce banc, c'est qu'il avait une vue directe sur la fenêtre de son ancien studio, celui du temps où il avait un travail. D'autres à sa place auraient fui le lieu mais pas Charles. Il s'accrochait à l'idée qu'un jour il reviendrait dans cet immeuble, pas dans le même studio, non, il aurait un deux-pièces avec vue sur le parc, il se pencherait à la fenêtre et se souviendrait du banc, du temps de la galère, quand il avait touché le fond. Il n'en aurait pas honte parce qu'il serait fier de s'en être sorti. Ça peut arriver à n'importe qui de se retrouver seul dans la rue, il n'avait pas en avoir honte.

Ce quartier, il le connaissait comme sa poche, adolescent il venait traîner dans ce parc à la sortie du collège avec des filles. Un jour avec Sandra dont il était vraiment épris, il avait sorti un canif, s'était entaillé la main, avait gravé un cœur avec la pointe sanguinolente et leurs initiales, il avait toujours été un peu excessif. Sandra avait eu peur, elle s'était sauvée et n'avait jamais plus voulu sortir avec lui. Son cœur était là, sur son banc à lui. Quand il avait visité ce studio quelques

années plus tard avec la fenêtre qui donnait sur son banc, il avait cru y voir un signe de chance, il avait tout de suite signé. « Un signe de chance, tu parles... quelle guigne ». La poisse lui collait à la peau, elle revenait toujours. « Ah non, pas de mélancolie ! ».

Cet après-midi à 17 heures il avait rendez-vous avec un conseiller bénévole pour étoffer son dossier de demande d'emploi. Charles, son prénom, c'était une petite folie que sa mère, femme seule avec son bébé, s'était offerte. Faute de pouvoir lui donner autre chose que sa condition de manutentionnaire, elle avait choisi un prénom qui, pensait-elle, lui ouvrirait des portes, un prénom des beaux quartiers. Ça n'avait pas empêché Charles d'être orienté à la fin de la primaire, un prénom ne suffisait donc pas à vous mettre sur la voie de la réussite. Pire, dans sa Segpa, on se foutait de lui : « Charles s'est égaré ! »

Jamais il n'aurait osé reprocher à sa tendre mère d'avoir eu le fantasme de modifier ses origines sociales. Pour être honnête, il aimait son prénom, c'était un peu sa colonne vertébrale, ce qui le faisait se redresser lorsqu'on l'appelait, lui le petit gringalet qui avait tout juste atteint les 1,70 m.

Il avait à peine 30 ans, la vie devant lui, si sa pauvre mère savait qu'il dormait à la belle étoile, elle en mourrait. Avec sa maigre retraite, elle avait dû quitter Paris pour rejoindre sa sœur dans un hameau breton, berceau des origines de la famille. Grâce à elle, Charles changeait d'air une semaine l'hiver et trois semaines l'été.

Elle le croyait toujours caissier dans un Franprix, certes il l'avait été mais il avait été viré, surpris la main dans la caisse. Le 15 de ce mois là, il n'avait plus un sou pour s'acheter à manger, le comble quand on voit défiler de la nourriture toute la journée. Il fallait absolument qu'il apprenne à gérer un budget car de ce côté-là, ça pêchait fortement.

Charles s'était assoupi, du fond de son sommeil il avait cru entendre :

– Quel jour sommes-nous ?

Il avait sursauté, une vieille dame s'était installée à ses côtés, occupant habilement toute la place restante avec son cabas.

– On est mercredi, vous savez quelle heure il est ?

– Non, mais j'ai fini de déjeuner, ça vous donne une idée.

Charles se tourna vers une jeune mère qui portait son bébé en kangourou.

– Vous avez l'heure, madame ?

– Pas sur moi, mais je pense qu'il est aux alentours de 13h30.

Charles sourit, il n'était pas le seul à ne plus être obnubilé par le cadran, il est vrai que lorsqu'on ne travaille pas... Il avait dormi plus de trois heures, avachi sur son sac, la tête dans les épaules. Il devait être bien fatigué. Il alla boire au robinet, l'eau était fraîche, dans le parc il y avait également des WC où il pouvait faire un brin de toilette. Il avait faim, avant il n'était pas rare qu'il trouve un reste de goûter dans les poubelles mais de grands bacs à tri sélectif les avaient remplacées, on ne pouvait plus les ouvrir.

Charles prit son courage à deux mains et alla quémander auprès d'une nourrice qui lui répondit d'un ton sec, sans doute un peu culpabilisée :

– Non, jeune homme, j'ai juste ce qu'il faut pour les enfants.

La vieille dame assise avait-elle entendu ? Elle lui fit signe de la main.

– Tenez, Monsieur, j'ai des petits gâteaux et j'ai suffisamment déjeuné à midi mais en échange je voudrais une conversation.

– Une quoi ?

– Une conversation, je vous dis quelque chose, vous me répondez puis c'est encore mon tour et ainsi de suite pendant un certain temps.

– D'accord, mais vous voulez que je vous parle de quoi, ma vie n'a rien de passionnant.

– Non, mon garçon, c'est moi qui parle, vous, vous écoutez et de temps en temps vous pouvez dire un mot. Le médecin m'a dit que je ne pouvais pas rester des journées entières sans parler, sinon le langage allait se faire la malle. Je ne vais tout de même pas parler toute seule, on me prendrait pour une folle ! Quel jour sommes-nous ?

– On est mercredi, je vous donne une astuce, lorsqu'il y a plein de gosses dans le parc après le déjeuner c'est qu'on est mercredi, ils n'ont pas d'école, alors ils viennent là.

– Merci, jeune homme, vous est un malin, personne ne m'a jamais expliqué ça.

– Je suis content si j'ai pu vous rendre service, ils sont bons vos gâteaux et vous, Madame, vous avez eu un emploi dans votre vie ?

– J'étais institutrice.

– Ah ouais, alors vous avez fait des études, vous devez être bonne en français. Moi j'ai toujours fait plein de fautes, j'aimais bien écrire mais personne ne pouvait me relire, c'était une malformation de mon cerveau, je crois la dis... quelque chose.

– Vous savez quel jour nous sommes ?

– Le jour où les gosses n'ont pas école et qui n'est pas le week-end !

– Ah oui, le jour où je tournais en rond chez moi, je m'ennuyais... j'ai oublié : comment il s'appelle ?

– Le mercredi.

– Vous êtes gentil, vous, avec les vieux, j'aimerais vraiment avoir quelqu'un comme vous pour parler avec moi. La dame qui passe tous les matins, elle fait un peu de ménage ou des courses, mais elle ne parle pas, je ne suis pas sûre qu'elle comprenne le français, elle est chinoise.

– Ça me plairait bien comme métier : parler avec les vieux pour pas qu'ils perdent le langage.

– Oui, c'est un beau métier. Quel jour sommes-nous ?

– Mercredi. Vous venez de me donner une super idée, ce soir j'ai un rendez-vous pour une demande d'emploi, il faudrait que j'explique bien pourquoi ça me plairait.

– Vous avez des grands-parents ?

– Je connais pas mon père donc pas sa famille, la mère de ma mère me gardait l'été, elle habitait en Bretagne mais elle est morte assez jeune. Ma mère vit en Bretagne.

– C'est très beau la Bretagne, dans les Côtes-d'Armor ?

– Je sais pas, ça s'appelle Plouhinec.

– Ah c'est dans le Morbihan. Vous savez quel jour nous sommes ?

– Mercredi. Le Morbihan, j'ai déjà entendu ce nom. Bon, je vais devoir vous quitter, j'ai un rendez-vous important mais si vous voulez on se retrouve demain sur le banc à 14 h.

– C'est quand 14 heures ?

– Eh bien, quand vous aurez fini votre déjeuner.

– À demain, je vous remercie pour la parole.

– De rien, j'ai bien aimé !

L'année suivante, Charles revint accompagné d'un homme au pas plus que ralenti. Il s'accrochait au bras du jeune homme, ses chevilles semblaient retenues par des chaînes invisibles, ses pieds prisonniers de lourds fers. Il ne paraissait pas si vieux, sa tenue était impeccable et pourtant des forces puissantes l'empêchaient de poursuivre sa vie. Charles se dirigea vers le banc, il l'avait déjà présenté à l'homme.

– Ce banc est un peu mon port d'attache, mon abri, le seul qui m'ait toujours accepté.

Le banc était disponible, il est vrai qu'il était déjà midi, le jeune homme peinait à calculer les temps de déplacement de Monsieur Henri. Le repas était prévu pour 12h30, ils seraient en retard, tant pis, le vieil homme avait besoin d'une pose.

– Merci, Charles, Souhila va nous dire que sa viande est trop cuite et que c'est notre faute, mais qu'importe. Alors, Charles, montrez-moi, c'est là que vous vivez, juste en face de ce square ?

– Oui, Monsieur Henri, juste en face de ce banc précisément, au quatrième étage, avant j'habitais au premier, un studio, je vous ai raconté : la perte de mon emploi, la rue, ce banc, j'avais fait le serment que je retrouverais un appartement dans cet immeuble. Grâce à vous, Monsieur Henri, j'ai réussi, depuis trois semaines je vis dans ce petit deux-pièces.

– C'est bien, Charles, vous êtes un homme courageux, la vie a été injuste avec vous, si j'ai contribué à votre réinsertion, c'est que ma propre vie vaut encore la peine d'être vécue. C'est moi qui vous en remercie. Le mérite ne revient qu'à vous, vous êtes d'une douceur, d'une efficacité, vous avez une grande intuition et, croyez-moi, des assistants de vie, j'en ai vu défiler depuis les premiers symptômes de ma maladie.

– C'est ici, sur ce banc, que j'ai eu envie d'accompagner des personnes âgées ou malades après avoir discuté avec une vieille dame qui perdait un peu la tête, mais pas tout le temps. Toutes les cinq minutes, elle me demandait : « quel jour sommes-nous ? ». À part ça, elle avait l'air à peu près normal.

– Charles, puisque nous sommes à l'heure des confidences, je vais vous en faire une. Moi aussi j'ai eu une histoire particulière avec un square, c'était dans le 15^e arrondissement, j'avais la cinquantaine, ça fait une trentaine d'années. Je venais de divorcer, j'avais préféré attendre que mes enfants soient élevés pour quitter ma femme et je n'avais pas encore rencontré Marthe, ma seconde épouse aujourd'hui disparue. À l'époque j'avais une liaison avec une femme mariée, on se retrouvait deux midis par semaine sur son temps de déjeuner et notre lieu de rendez-vous était un square. Elle était beaucoup plus jeune que moi avec deux enfants en bas âge, jamais je ne me serais embarqué dans une histoire plus sérieuse avec elle, fini les responsabilités familiales. Elle était prête à divorcer, elle était amoureuse, moi je ne voulais qu'une aventure sexuelle et elle m'excitait beaucoup. On se retrouvait comme des ados, quel que soit le temps, on s'embrassait, je la caressais, c'était excitant d'être dans un lieu public, de jouer avec le regard des autres, quand on était bien excité, ça se terminait dans ma voiture au deuxième sous-sol d'un parking. C'était merveilleux, que du plaisir. C'était toujours au parc que la tension montait, on avait essayé l'hôtel mais c'était décevant. Finalement j'ai dû la quitter, pourtant elle me plaisait encore mais elle en voulait toujours plus et ce n'était pas mon projet.

– Monsieur Henry, vous allez me trouver idiot, mais moi ça, je ne pourrais pas, pour désirer une femme j'ai besoin de l'aimer, j'ai besoin de sentiments.

– Vous n'est pas idiot, Charles, sans doute un homme trop sensible. La sexualité, c'est une affaire d'instinct, c'est violent, c'est animal. J'avais l'argent, le pouvoir, les femmes défilaient dans mon bureau prêtes à s'offrir, surtout les plus jeunes...

– Ben moi, ça ne m'est jamais arrivé, pourtant j'ai du mal à croire qu'il n'y a que le fric et le pouvoir qui les attire.

– Non, bien sûr, ce n'est pas ce que j'ai dit, les meilleures, celles qui peuvent vous retenir, c'est différent. J'ai profondément aimé et respecté mes deux femmes, mais le sexe c'est autre chose, et vous voyez aujourd'hui mon état lamentable, ma verge je n'en parle pas, un bout de viande rétréci qui me sert plus qu'à pisser et encore souvent de travers. Ah Charles, je n'ai pas de nostalgie mais il faut profiter de la vie. C'est une proposition qui nous est offerte, juste une traversée entre un point A et un point B, il ne faut pas se faire de croche-pattes, s'encombrer la tête avec trop d'interdits. Nous sommes notre pire ennemi, Charles, soyez-en sûr. Allons bon, il faut y aller, avec mon pas d'escargot, on n'est pas arrivés.

- Charles, regardez bien ce banc, tous les fessiers qui se sont posés dessus, ces jambes qui se sont écartées... Ah si j'étais animiste, je voudrais être réincarné en banc.

– Monsieur Henry, quelle chance pour moi d'avoir croisé votre chemin !

– Allez, petit crétin, on y va et profitez bien de vos deux grandes jambes et de ce qu'il y a au milieu !

Les deux ouvriers étaient arrivés à huit heures, ils s'étaient répartis les bancs autour des jeux d'enfants.

– On ne va pas les desceller, on va poncer sur place. Tiens, je prends celui avec le cœur, toi tu prends le suivant.

– Ben dis donc, il n'y est pas allé de main morte celui-là avec son couteau, il devait y tenir à sa poulette.

– Je comprends pas pourquoi ils les remplacent pas par des bancs en plastique, ça leur coûterait moins cher.

– Non, Alex, ces bancs ont une histoire, en plus ils ont de la gueule, c'est autrement plus résistant que le plastique, bien sûr il faut de l'entretien.

– Dans mon pays quand j'étais gosse, chacun venait avec sa chaise... Dis à la mémé de ne pas s'approcher, elle va se salir.

– Mais qu'est-ce que vous faites ? Je vais m'asseoir où, moi, si vous m'empêchez de m'installer sur mon banc ?

– Ma petite dame, vous voyez bien qu'on a mis de l'enduit pour boucher les trous, après on va poncer, deux couches de peinture et dans deux jours votre banc sera comme neuf. En attendant, reculez vous, sinon vous allez vous salir.

– Monsieur ce n'est pas possible, deux jours sans être ici, vous voyez bien que je suis vieille.

La vieille dame s'effondra en larmes. Ali en fut touché.

– Bon, arrêtez de pleurer, on va trouver une solution, vous bougez pas d'ici, je vais emprunter une chaise à la brasserie, on va vous installer en face de nous, comme ça vous pourrez nous regarder travailler, ça vous convient ?

La vieille dame s'essuya le visage d'un revers de manche et hocha la tête sans prononcer une parole.

Ali se dirigea vers la sortie du parc tandis qu'Alex le regardait éberlué :

– Tu reviens tout de suite ! T'en profites pas pour prendre un demi, sinon je t'accompagne.

– J'en ai pour cinq minutes, continue à travailler.

Dix minutes plus tard, Ali réapparut avec une chaise pliante sous le bras. La vieille dame était dans la même position, son cabas collé contre sa jambe.

–Voilà pour la petite dame, y'a même un coussin, vous allez être bien, vous nous direz ce que vous pensez de notre travail.

Elle s'installa silencieuse, visiblement toujours contrariée par ce changement.

Ali et Alex échangèrent un regard amusé.

– Vous voyez, on travaille pour vous, votre banc sera comme neuf.

– Moi je suis vieille, je m'en fiche d'avoir un banc neuf, au contraire vous avez effacé toute son histoire, j'aimais bien sentir ses rides sous mes doigts.

– C'est pas notre faute ma petite dame, vous avez raison, nous on obéit, de toute façon le matériel public ne doit pas servir à ce que chacun y grave sa petite histoire. Il faut penser à la génération suivante.

Alex regardait Ali, l'air surpris :

– T'es vraiment intelligent, toi, tu sais causer, ça se voit que t'es allé à l'école.

– Bien sûr que je suis allé à l'école en France mais j'ai arrêté à seize ans, mes parents pouvaient pas payer les études. Toi aussi Alex t'es capable de réfléchir, c'est pas compliqué, tu fais le vide dans ta tête et ça vient.

– Non pour moi ça vient pas, ça coince toujours.

–Qu'est-ce que vous êtes bavards tous les deux au lieu de travailler, si vous aviez été dans ma classe je vous aurais séparés !

– Vous étiez professeur ?

– Non, institutrice, c'est plus important, j'apprenais aux élèves à lire, à écrire à compter, l'essentiel quoi. Mon mari était professeur de français mais il m'a quitté pour une femme plus jeune, ça ne lui a pas porté chance. Il a été renversé par un camion. Il est mort sur le coup et c'est moi qui touche sa pension, on n'avait pas encore divorcé. Le bon Dieu l'a puni.

– Vous avez des enfants ?

– Oui, enfin non, ma fille vit aux États-Unis, elle ne vient jamais me voir, on est fâchés.

– Quel dommage, moi je ne comprends pas qu'on laisse tomber ses parents. Ma femme et mes trois enfants sont en Roumanie, on se voit deux fois par an mais on s'aime fort.

– Eh Alex, tu vas pas me faire croire qu'un costaud comme toi se contente de deux fois par an.

– J'ai pas dit ça, ma famille c'est la Roumanie, ici c'est juste pour la santé et un peu pour le plaisir.

– Parlez plus fort, je ne vous entends pas.

– Oh, c'est rien d'important. Dites, ma petite dame, c'est l'heure du déjeuner, il faut rentrer chez vous. Regardez, on va mettre un beau ruban rouge tout autour des bancs pour indiquer que c'est interdit de s'asseoir. Je vais rapporter votre chaise, vous voulez que je l'emprunte encore pour l'après-midi ?

– Oui, je reviens, je vous ai dit que je suis chez moi ici.

– D'accord, alors bon appétit, on se retrouve tout à l'heure.

La vieille dame se leva avec peine et se dirigea vers la sortie

Lorsque Charles arriva avec Monsieur Henry, il était 12h15.

– Ah zut, ils repeignent les bancs, on ne peut pas s'asseoir, ce n'est pas grave, on va faire une pause sur le muret, là juste en face.

– Vous pensez que c'était nécessaire ? Que d'argent gaspillé inutilement dans cette ville !

– Ils ont poncé, mon cœur a disparu, c'est triste, ils m'ont volé mon souvenir, ma trace.

– Voyons Charles, vous pleurez ? Allons mon garçon, ça n'en vaut pas la peine, le banc est toujours là, c'est le principal.

– Oui, mais c'était une trace de mon existence.

– Quel romantique vous faites ! Ressaisissez-vous, vos souvenirs sont dans votre tête, personne ne peut vous les enlever, là c'était une preuve matérielle, vous n'en avez plus besoin, tout cela est gravé dans votre mémoire. Il ne faut jamais s'attacher aux traces matérielles, elles sont faites pour disparaître, nous sommes tous périssables.

– Monsieur Henri, vous ne comprenez pas à quel point ce banc a été un repère pour moi.

– Si, justement, il est là votre banc, arrêtez de vous lamenter et voyez ça comme un signe, tout est effacé, vous êtes autorisé à prendre un nouveau départ. D'ailleurs, pour fêter ça, je vous invite au restaurant, prévenez Souhila que nous ne rentrerons pas déjeuner, qu'elle mette tout au réfrigérateur. On va fêter le nouveau banc ! Pas de nostalgie, Charles, il faut toujours regarder devant soi.

– Vos paroles me font du bien, vous voulez vraiment déjeuner au restaurant avec moi ?

– Mais bien sûr, ça fait un moment que je cherchais une occasion, elle est toute trouvée !

Aurélien passa seul devant le square, Ulysse était chez sa mère. C'est à cet endroit qu'il avait donné rendez-vous à Marion, une jeune femme du quartier avec qui il échangeait sur un site de rencontre.

Marion était séparée, mère d'une petite fille de trois ans, seule pour l'élever. Ils s'étaient découverts des goûts communs pour les romans policiers, le cinéma asiatique, la cuisine japonaise, tous deux aimaient l'Italie, c'était un bon début.

Marion travaillait dans une boîte de pub, plutôt mignonne de sa personne, enfin en photo. Ils s'étaient donnés du temps pour se connaître un peu mieux avant d'envisager le face-à-face. Aurélien était un peu anxieux, ça commençait mal, le rendez-vous avait lieu sur le banc face au bac à sable. Le banc était entouré d'un ruban rouge, il venait d'être repeint. Était-ce un signe, un mauvais présage ?

Il la reconnut tout de suite, assise sur le rebord du bac à sable, ses cheveux mi-longs remontés en un chignon ébouriffé, il se dirigea vers elle. Marion se leva et lui sourit. Il eut l'impression de la connaître depuis toujours, non parce qu'elle affichait un physique un peu passe-partout mais pour son naturel, sa douceur, sa simplicité. A peine maquillée elle avait l'air d'une adolescente.

– Pas de chance pour le banc.

– Oui, je pense qu'il a eu droit à un petit coup de fraîcheur !

– Alors ce sera un nouveau départ pour lui ! Ses yeux noisette brillaient de malice, sa voix était douce, elle avait de l'humour et percutait vite.

Il lui proposa, comme position de repli, de prendre un pot dans un café, bien sûr c'était moins original mais il fallait savoir rebondir. Elle éclata de rire, elle était joyeuse, directe, pile-poil celle qu'il cherchait, celle qui lui ferait oublier la ténébreuse mère d'Ulysse.

Marion devait récupérer la petite Suzanne à 20 heures chez la nourrice. Deux heures leur avaient suffi pour être sûrs qu'ils se reverraient.

Aurélien voulait profiter de l'absence d'Ulysse pour poser au plus vite les fondations de cette nouvelle rencontre. Marion était partante, ils se fixèrent un rendez-vous pour le lendemain, même heure même endroit, face au banc fraîchement repeint.